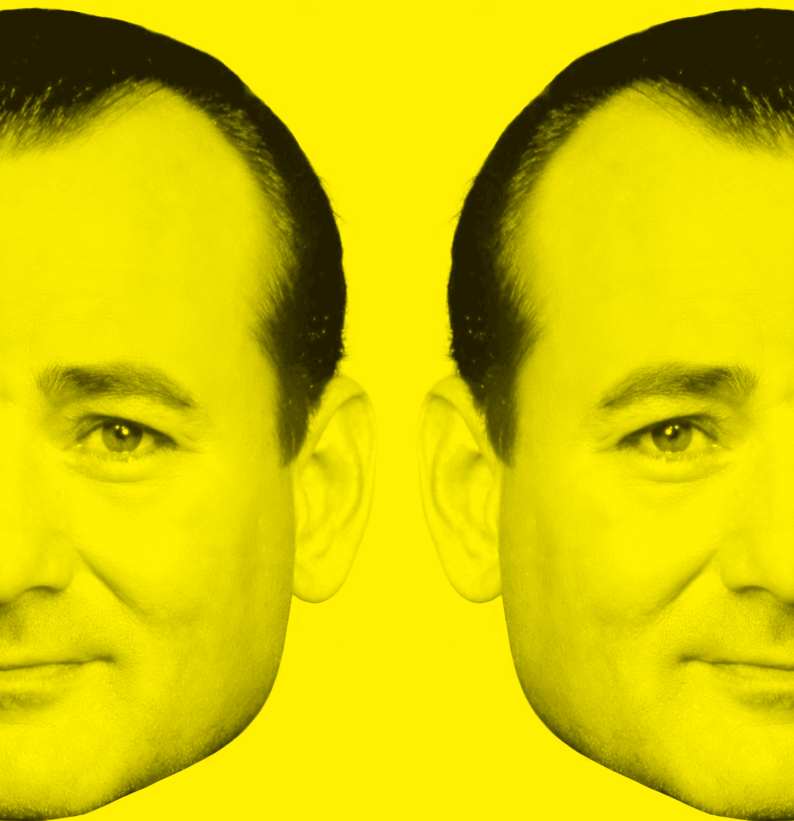


YAL SADAT

BILL MURRAY
COMMENCEZ SANS MOI



capricci *STORIES*

6

NE MARCHEZ PAS
SUR LA MAMAN D'ELVIS

16

MOURIR SUR SCÈNE

26

RADIO ZINZINS

35

COMME UN OURAGAN

45

LA PISCINE

52

LE CLUB DES LOSERS

61

LE PITRE AU FOND DE LA PIÈCE

69

S.O.S FANTOCHES

77

LA NAUSÉE

85

UN *BULLY* IRLANDAIS

92

PHIL, PHIL ET LA PHILO

100

UNE ÉQUIPE QUI GAGNE

107

EN TRANSIT

115

ET L'ALOUETTE CHANTERA ENCORE

NE MARCHEZ PAS SUR LA MAMAN D'ELVIS

Le King est mort ce matin. Le monde a chancelé en milieu d'après-midi, heure de New York. Même depuis le dernier étage d'un loft du Village, on entend la nation entière sangloter. Dès les premières annonces sur les ondes, pour mieux tenir le choc, elle a régressé vers son enfance *fifties*. Les complaintes du défunt comme « Love Me Tender » ou « Don't Leave Me Now » sont venues chasser les tubes de l'été 1977, insolents de tonus balnéaire. Les téléspectateurs n'en finissent pas de pleurer, eux aussi, à mesure qu'ils distillent les détails au compte-goutte et au conditionnel. Ginger Alden *aurait* trouvé la carcasse de son fiancé dans la matinée. Probablement une crise cardiaque. Elvis devait jouer à Portland le 17 août,

il *serait* donc mort à Memphis dans la matinée du 16. D'une solennité papale, les présentateurs de flashs spéciaux confirment la nouvelle en début de soirée. On se téléphone, on se masse dans les bars. Comme il se souvient de la minute où il a appris l'explosion du crâne présidentiel, quatorze ans en arrière, l'homme de la rue se souviendra où il était le jour de la mort du King. Souvent, il aura une bonne histoire à raconter.

Pas de raison que Bill Murray ne retire pas une bonne histoire de ce moment, lui aussi. À presque 27 ans, il chante encore « His Latest Flame » sur commande, comme quand il était gosse, avec les mouvements du bassin et les trémolos de rigueur. Le 17 au matin, haut perché dans son loft new-yorkais, Bill se réveille encore groggy d'incrédulité. Pour ne rien arranger, il ressent toujours les effets résiduels des « champas-tampas » en trop qu'il s'est servi la veille (du champagne généreusement coupé au jus d'orange, excellent substitut à la cocaïne selon John Belushi). Manhattan se planque sous une couche de brume comme pour cesser d'exister. Bill attrape le *Variety* du jour, histoire de s'assurer que la tragédie nationale n'a pas été renégo-ciée pendant son sommeil. La une se divise en deux gros titres. À gauche de la page :

« ELVIS PRESLEY, 42 ANS, RETROUVÉ MORT DANS SON MANOIR DE MEMPHIS ».

À droite :

« STAR WARS S'ENVOLE VERS LE PLUS GROS RECORD D'ENTRÉES MENSUELLES JAMAIS ENREGISTRÉ DANS L'HISTOIRE DU CINÉMA ».

Star Wars encore et toujours : le King a beau mourir, on en remet une couche sur ce barnum de l'espace. Cette fixette populaire vient justement de lui inspirer l'écriture d'un sketch pour le *Saturday Night Live*, dont la deuxième saison va débiter à la rentrée. La saynète deviendra l'un de ses plus célèbres faits d'armes télévisés. Il y fera revenir Nick Winter, son personnage de crooner à moustache, tendance foulard et chemise entrebâillée, qu'il avait rodé à Chicago avec la troupe du Second City. Nick se dandine en s'époumonant sur la mélodie de John Williams :

Oh, Star Waaaaars !

Rien que Star Waaaaars !

Donnez-moi ces guerres d'étoiles

Ne les laissez jamais se terminer.

D'ailleurs, sans le King, Nick le chanteur ne lui serait probablement jamais venu à l'esprit. Ce mélange de tessitures profondes, de costumes argentés et de parade sexuelle sans fin, mi-gigolo, mi-bonobo, aura évidemment inspiré tous les chanteurs de charme dont le jeune humoriste aime à se moquer. À dire vrai, la face du monde n'aurait pas été la même sans le King.

William James Murray n'aurait pas été le même non plus, puisque dans l'époque où il a grandi, le rock 'n' roll était la meilleure manière d'entrer en communication avec autrui. La musique d'Elvis permet de dévergondner quiconque à brûle-pourpoint. Imiter son sacrosaint de jeu de jambes, et n'importe qui s'arrêtera pour vous applaudir. Bill chérit l'idée de traiter les inconnus que lui désigne le doigt du hasard comme les partenaires aléatoires d'un sketch d'impro permanent. Une rockstar comme Elvis lui offre une langue commune pour déconner à pleins tubes avec son prochain. Il referme *Variety* sur cette pensée. Il a la bougeotte. Autant qu'il vénère le King, il apprécie qu'une mauvaise nouvelle vienne gâter l'humeur de l'humanité, tout en offrant un sursis à toutes les âmes rétives au mythe spéculaire de la « bonne journée », celle qu'on se souhaite de passer chaque matin avec un sourire merdeux, alors que point seulement un jour mou, sans passions ni cadavres de chanteurs. Aujourd'hui toutefois, il sent les pendules se figer et les cœurs battre, comme si les États-Unis dans leur entier s'alignaient sur son désir de communion spontanée entre inconnus.

Après un grand café, il tente de joindre quelques-uns de ses collègues du *Saturday Night Live*. Ils dorment encore ou ne sont pas rentrés chez eux. Qu'à cela ne tienne : il ira tout seul se recueillir à Memphis. Les vols en partance de JFK sont tous complets. Bill saute quand même dans un taxi en espérant attraper un siège en *stand-by*. Au comptoir, il est placé

27^e sur la liste d'attente. Très bien, il patientera. Les dieux de la loterie aérienne se montrent cléments : le voilà parachuté trois heures plus tard dans la Mecque du blues, étourdie par l'émoi et la canicule. Il paraît que les autorités laissent le public déposer fleurs et messages sur le perron de Graceland, la résidence de la famille Presley. Et s'il trouvait un moyen d'entrer chez le King quelques secondes, en profitant de sa petite notoriété? Après tout, il a tenu toute une saison au second plan de l'émission comique la plus populaire du pays.

Graceland est assiégée. Les pattes d'éph se mélangent avec les blousons floqués, les bananes fatiguées, dans un même bain de fièvre maussade. Des flics patibulaires laissent entrer quelques privilégiés aux mines déconfitées. Bill se dresse sur la pointe des pieds mais ne reconnaît personne. Un type lui tire la manche. Il porte autour du cou un appareil photo plus gros que sa tête, déjà vue quelque part. « Salut, Bill! » Sûrement un photographe new-yorkais croisé sur le plateau du *SNL*. Il lui délivre les nouvelles fraîches. Pas la peine de chercher à entrer, les visites sont terminées. Mais des funérailles nationales sont confirmées pour le lendemain, au cimetière de Forest Hill. S'il veut, Murray peut se joindre aux photographes accrédités, pour qui un bus spécial sera affrété. Il pourra accompagner le cortège jusqu'à Forest Hill. Banco. L'acteur ne voit pas pourquoi il n'assisterait pas à l'enterrement. Après tout, comme chaque citoyen de ce pays, il fait partie de la famille.

Une veste de velours noir, un gilet crème, une chemise blanche au col pelle à tarte, un chrysanthème à sa boutonnière : malgré la météo suffocante en ce 18 août, ce costume de location enchante Bill. Il est aux premières loges d'un événement historique. Le bus des photographes précède de peu le cortège, composé du corbillard et de quatorze Cadillacs blanches. Les marées humaines défilent aux fenêtres : des centaines de milliers de pèlerins ont rappliqué à Memphis en espérant apercevoir un coin du cercueil. Murray a une vue directe sur le cortège, et elle lui arrache des larmes. Arrivés aux portes de Forest Hill, les photographes tentent de capturer la nuée de silhouettes déjà présentes au bord de la tombe béante. Il y a là toute la famille et la garde rapprochée d'Elvis, sans oublier les amis célèbres comme James Brown, Linda Thompson, Sammy Davis Jr. et Dieu sait qui d'autre encore – sans doute John Wayne et Mickey Mouse. Les badauds jouent des coudes à l'entrée, les flics peinent à les contenir. Murray sent qu'une émeute peut éclater. Hors de question qu'il n'en soit pas. Il descend dans la mêlée, bravant les coups de coudes des fans les plus cintrés, prêts à utiliser votre nez comme marchepied.

Profitant d'une trouée dans le barrage de flics, Bill passe sous le cordon de sécurité. Il entame un sprint à travers le cimetière pour rejoindre le nuage de proches en train de grossir autour de la tombe, ralentit en arrivant presque à leur hauteur et adopte la démarche poliment traînante du lointain

cousin compatissant. Plusieurs rugissements de Shovelhead, semblables à des mitrailles distribuées vers le ciel, s'élèvent en canon dans son dos : trois motards de la police ont passé les portes de Forest Hill. Deux d'entre eux interpellent les curieux entrés en même temps que lui. Le troisième décrit un long arc de cercle, comme s'il allait dessiner une rosace dans le gravier, et s'arrête en dérapant devant Murray qui recule de quelques pas. Le regard du flic verrouille le sien, avec des pupilles qui crient « si tu bouges, je tire » à travers des verres fumés. Mais, ne sachant probablement pas s'il compte parmi les indésirables ou les invités, le flic décide de ne rien faire du tout – sauf demi-tour, direction la sortie. Bill s'éponge la nuque. La sueur lui sort de partout, et même des deux pointes de son col pelle à tarte. Il place les deux mains le long du corps et rejoint les endeuillés en train de murmurer autour de la fosse. Puis jette un œil vers les flics, en priant pour n'avoir pas trop attiré l'attention.

Quand il se retourne vers l'assistance, celle-ci ne regarde que lui. Certains pointent dans sa direction un index glaçant, en échangeant quelques mots à voix basse. Alors là, bravo, pense-t-il. Pas assez célèbre pour être invité, mais juste assez pour être reconnu et identifié comme parasite : un sans-faute. Ne sachant où se mettre ni où regarder, il baisse les yeux comme pour se préparer à aller au coin. C'est alors qu'il comprend ce que désignent les index accusateurs : non pas lui, mais la pierre tombale qu'il foule depuis une minute sans en avoir

conscience. « GLADYS LOVE SMITH PRESLEY. 25 AVRIL 1912 - 14 AOÛT 1953 ». Horrifié, Bill s'écarte d'un bond latéral, écrasant au passage une gerbe de glaïeuls. De tous les intrus que la Terre est en train de porter à cette seconde précise, c'est donc lui qui décroche la timbale : aux funérailles de l'homme le plus aimé du monde, voilà qu'il rapplique sans carton et piétine la tombe de sa mère.

Un couple âgé s'approche pour mieux voir ce morceau de granit lustré et rendre hommage à Gladys, non sans jeter à l'importun des regards méfiants dont le sens est limpide : « Ne marchez pas sur la maman d'Elvis ». Murray comprend qu'il faut s'éloigner. Il se sent comme un Christ ballot qu'on aurait crucifié sur une agora pleine de vieux bourgeois en noir, pour le punir d'avoir *encore* commis l'erreur de croire qu'il allait emmener les foules avec lui dans ses petites percées hors du réel, que les avions pris n'importe quand pour n'importe où allaient le conduire vers une forme de symbiose miraculeuse entre lui et les autres. Au lieu de ça, on l'invite tout simplement à rentrer chez lui soigner sa haine de soi, comme les autres jours. L'air de rien, Bill rejoint le groupe de journalistes qu'on a laissés se poster au début de l'allée centrale. Là, Patricia Rainer, photographe hippie qui hante les coulisses de la scène rock locale, braque son objectif sur lui.

Le cliché sera magnifique. On l'y verra au garde-à-vous, figé dans une posture étrangement raide,

avec la tête haute et le sourire en coin d'un gosse matois. Surtout, sa manière robotique d'habiter le cadre vaudra comme ébauche prophétique de son essence d'acteur de cinéma. Couplée à sa manière de regarder l'objectif de biais, cette raideur définit sa présence toute particulière : c'est une présence indue, désaccordée, cadrant mal avec le contexte. Son regard oblique vers l'objectif, perdu entre la complicité amusée et la consternation, est en soi un commentaire silencieux de l'absurdité de sa venue ici, au milieu d'un manège dont il ne maîtrise pas les codes. La photo, en somme, contiendra à elle toute seule la promesse adressée par le cinéma, et la vie tout entière, au jeune comique : il ne sera jamais là où il faut, jamais dans le bon décor, le bon champ ou le bon enterrement. Toujours en trop, toujours indispensable.

À l'instant précis où cette photo est prise, Murray pense peu au cinéma. Il espère juste que sa carrière ressemblera à quelque chose d'aussi spontané et saugrenu que cette idée d'être venu enterrer le King dans la fournaise de Memphis. Qu'en dépit de la mort de son roi, le rock 'n' roll n'est pas aboli, que son esprit vivra longtemps dans le *show business*, et parmi les amuseurs du *Saturday Night Live*. Que ces derniers resteront soudés par la même impétuosité anarchisante. Que cette impétuosité ne se changera jamais en norme industrielle. Bref, que le monde va rester encore longtemps une scène d'impro installée pour lui, ses copains, et le péquin d'en face pourvu qu'il soit drôle. Et que, de l'été

77, l'Amérique entière retiendra la même bonne histoire : celle de la mort d'Elvis qui aura permis de rire et de pleurer ensemble. Et pas seulement celle des records battus par *Star Wars*.